

SOUVENIRS D'UN PIQUEUX



A l'extrême gauche «Débûché» avec sa meute de Griffons Vendéens, à l'issue d'une chasse aux renards à la Bosse, dans la Sarthe.

Photo : Courtoisie.

La renommée de la Sologne n'est plus à faire. Terre protégée par Saint-Hubert, le gibier y est roi, la «graine de chasseur» y trouve de quoi s'épanouir. C'est de cette terre là que s'est modelé M. Jacquelin, dit «Débûché», veneur au vrai sens du mot.

Sa vie, professionnelle ou personnelle, a été et est encore entièrement contenue dans ce mot cher à beaucoup d'entre nous : **vénerie**.

Ses treize premières années de sa vie se sont écoulées au son de la trompe de chasse et des récris de la meute, à travers la Sologne.

A l'âge de 13 ans, sa vocation prend ses racines. De 1928 à 1932, il exercera les fonctions de valet de chiens dans l'Équipage du Marquis de la Chapelle-Croville. La voie du chevreuil fut sa première école. A pied, il était alors chargé de donner les relais de chiens.

Il nous raconte l'un de ses meilleurs souvenirs de l'époque :

«Après deux heures de chasse, le brocard d'attaque prend le goudron sur environ 1 km. Sur le côté de la route se trouvait un fossé, surmonté par des boqueteaux. Notre chevreuil les traverse et se coule dans un roncier. Puis plus rien.

Je vais prévenir le Maître d'Équipage ainsi que le piqueur de l'époque. Me faisant confiance, ils viennent à l'endroit indiqué. Après avoir foulé quelques instants, le chevreuil est relevé et finit par être pris.

C'était «mon» premier chevreuil !»

Malheureusement l'équipage fut démonté en 1932. Mais l'adolescent d'alors était bel et bien «créancé» sur la voie de la vénerie. Décidé à poursuivre sa passion, il répondit à une annonce parue dans un journal **Acclimatation**, dont il se souvient encore du texte : «Cherche quelqu'un pour conduire des chiens dans la Sarthe.»

C'est ainsi qu'en 1935 il fait la connaissance de M. Guillet et du Rallye Pierre, qui chassait le lièvre à courre. Peu à peu le lièvre fut abandonné et le courre du renard et du cochon développé, notamment en Forêt de Bercé. Avant la guerre, il prenait par an environ 80 renards et 200 cochons, avec une meute composée de griffons - briquets vendéens. Par la suite il fit un croisement : griffon et somerset. A l'époque, la bicyclette et les pieds étaient les seuls moyens de déplacement qu'il utilisait.

Puis, récemment, M. Guillet à son tour démonte. Aux récits multiples faits par «Débûché», l'on sent que l'estime du piqueur au Maître d'Équipage reste intacte.

L'un et l'autre se sont trouvés et complétés dans leur passion, avec une même intensité, et cela durant plusieurs dizaines d'années.

A 65 ans, la chasse aux chiens courants reste sa principale activité. D'ailleurs n'a-t-il pas, lui-même une petite meute d'anglo-français encore très active dans la région de Sablé, le maître en tête...

Conseils aux jeunes veneurs

La longue expérience de M. Jacquelin, lui permet de donner quelques conseils aux jeunes veneurs.

Le départ d'un équipage est la formation d'une meute. Il lui semble mauvais de se fournir dans des meutes qui sont créancées sur des animaux différents. Si l'on sait parfaitement quel animal on veut courir, il est préférable de choisir des chiens qui sont dans cette voie. Dans la généalogie d'un chien de meute, si ses ancêtres sont créancés depuis plusieurs générations sur une voie bien précise, il est fort à parier qu'un certain atavisme l'habite.

Il ne faut pas gâcher un jeune chien par trop de hâte. Pour lui, une méthode efficace pour le créancer sur la voie qu'on lui a choisie, est de le mettre au couple jusqu'à l'instant de la chasse, où lui, le maître, est sûr de son animal. A ce moment seulement il donne son jeune «élève». Tout veneur sait qu'un chien peut être tardif. Pour sa part, il lui est arrivé d'attendre un chien quatre ans, avant de pouvoir lui faire confiance sur le cochon ; il s'appelait «Tapageur». Mais une fois déclaré, il fut son meilleur chien.

Enfin, une erreur fréquente : l'intrusion de l'homme dans l'action de chasse du chien. Dans la mesure du possible il faut laisser le chien travailler **seul**, et ne pas être pressé. Un leit-motiv qu'il apprécie : **LAISSEZ FAIRE !** Plusieurs fois il lui est arrivé d'aller jusqu'à se cacher et observer ses chiens de loin. «Débûché» pense que la présence humaine, seule, durant certains défauts - même sans action de la part de l'homme, gêne un chien qui travaille son défaut. Se cacher a un autre avantage : celui d'observer parfaitement la meute et ainsi de mieux jauger les capacités de chaque individu la composant.

Lorsque l'équipage atteint une certaine maturité, le secret de réussite réside essentiellement dans l'élevage qu'il fera lui-même.

Que pensez-vous des chiens d'aujourd'hui par rapport à ceux d'autrefois ?

«Autrefois les chiens étaient nourris uniquement à la farine d'orge et faisaient tout de même six à sept heures de chasse sans problème. Je pense qu'ils étaient un peu plus rustiques et solides que ceux de maintenant.

Un chien entièrement éventré par un cochon : sur une vulgaire table de cuisine on recousait avec ce que l'on pouvait, sans mettre aucun médicament et il s'en remettait. J'ai eu un chien que j'ai recousu quatre à cinq fois, poitrail défoncé, éventré etc. Son corps n'était que coutures - mais quel chien !

Aujourd'hui il existe des antibiotiques et toutes sortes de soins qui leurs sont prodigués régulièrement, comme les vaccins.»

Propos recueillis par I. DAUGER

UNE CHASSE AU LIÈVRE EN CREUSE

Depuis plus d'un quart de siècle maintenant, je chasse le lièvre à tir avec une petite meute de Brunos du Jura, au nord-est d'Aubusson. Le territoire de chasse, qui s'étend sur celui de trois A.C.C.A., présente un relief vallonné, dont l'altitude varie entre 420 et 670 mètres. Dans cette région, relativement éloignée de villes importantes, il nous est encore donné d'entendre, chaque année, quelques belles menées...

Aujourd'hui, dimanche 23 septembre 1979, dès six heures du matin, l'ami Riri frappe à la porte et m'affirme qu'avec la pluie du début de la semaine, le «pied» doit être bon, car il fait frais, et il y a des étoiles. (Ici, nous appelons «pied» ce que nous devrions nommer «voie»). Pendant que nous avalons rapidement une tasse de café, mes fils chargent rapidement dans la remorque, attelée à la voiture depuis la veille, les neuf Brunos du Jura. Le «plan de manœuvre» est fixé depuis hier : nous voilà en route vers les Buttes. Nous savons que ce plateau est assidûment fréquenté par plusieurs beaux capucins. De plus, aujourd'hui, nous serons tranquilles : le lâcher de faisans qui a eu lieu la veille dans la zone opposée de la commune va mobiliser nombre de fusils, loin de nous et de notre lièvre.

Nous laissons voiture et remorque chez le père N..., que je connais depuis toujours et qui m'a donné cette autorisation de «garage» sur sa propriété pendant la chasse. Nous descendons les chiens de la remorque, dont nous laissons la porte ouverte au cas où Ossau, le plus jeune de la meute, pas encore bien déclaré, reviendrait prématurément.

A l'autre extrémité de la parcelle, s'étend une lande de plusieurs hectares, envahie par les genêts et les épines noires, et traversée par un ruisseau bordé de joncs épais. Par ce temps, un lièvre pourrait s'y gîter. D'ailleurs le vieux Lumino (11 ans) vient de se récrier près d'un rocher, en milieu de champ. Aux laissées, nous jugeons un mâle. Tambour et Sarah (la chienne toute noire qui a juste deux petites lunettes couleur de feu) ont rallié les premiers à l'appel de Lumino, mais maintenant toute la meute empaume joyeusement la voie du capucin, qui semble se diriger vers la route nationale toute proche. J'espère que les chiens n'ont pas pris le contre, car depuis l'an dernier, Lumino a commis plusieurs fois cette erreur (pêché de vieillesse..., que je crois pouvoir expliquer par les difficultés qu'éprouve ce chien à suivre les menées, et qu'il commet parfois pour retarder le